
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

Fanny Wobmann



L'auteur :

Titulaire d'un master en sociologie et muséologie de l'Université de Neuchâtel, Fanny Wobmann a aussi étudié le théâtre.

Elle accomplit différents mandats dans le domaine de la culture, tels que la conception d'expositions ou la communication. Elle a travaillé au Théâtre populaire romand (TPR).

Fanny Wobmann a contribué à fonder l'AJAR (Association des Jeunes Auteurs Romands), qui édite collectivement des textes et se prête à des performances sur scène. Après avoir reçu le prix des jeunes auteurs PIJA à 18 ans pour une nouvelle, elle publie son premier roman, *La poussière qu'ils soulèvent* en 2013, suivi de *Nues dans un verre d'eau* en 2017.

Elle partage maintenant son temps entre l'ethnologie, l'édition et l'écriture théâtrale et de fiction. Elle assiste Robert Sandoz à la mise en scène du "Bal des voleurs" au Théâtre de Carouge, en février 2017.

BIBLIOSIAPHIE :

- *La poussière qu'ils soulèvent*, roman, L'Hebe éditions, 2013
- *Nues dans un verre d'eau*, roman, Flammarion, 2017

PRÉSENTATION DES LIVRES :

- *La poussière qu'ils soulèvent*, roman, L'Hebe éditions, 2013

Présentation de l'ouvrage :



Valentin, jeune architecte suisse, se trouve engagé presque malgré lui dans une mission humanitaire à Katmandou. Surya, jeune femme népalaise, peine de son côté à accepter la vie que sa famille lui a choisie. A travers leur expérience et celle des personnages qu'ils croiseront, c'est la voix d'une génération qui se fait entendre dans *La poussière qu'ils soulèvent*. Cette histoire est comme la vie, celle de Valentin, Surya et les autres qui, plongés dans une époque culpabilisante et déstabilisante, en quête de liberté et de sens, tentent de démêler leurs propres aspirations des choix nombreux qui leur sont proposés ou parfois imposés.

Extraits de presse :

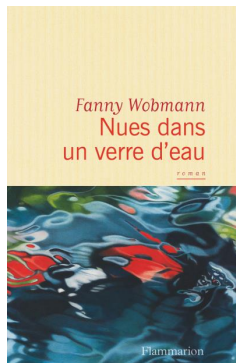
. Article publié dans le journal *Le Messager*, 20 Septembre 2013

Népal, Katmandou, lieu de tous les fantasmes. Partir pour mieux se retrouver, pour fuir, pour se donner bonne conscience, pour rêver sa vie ou vivre son rêve ... Quelles sont les motivations de Fred, le géologue français, Valentin, l'architecte suisse, ou encore de Mathew et Lisa, le couple helvético-britannique ? Et Surya, la jeune femme népalaise, a-t-elle seulement le choix ?

En quête de liberté et de sens, dans une époque culpabilisante et déstabilisante, comment démêler nos propres aspirations ? Comment savoir ce qui est juste et ce qui va nous rendre heureux ?

- *Nues dans un verre d'eau*, roman, Flammarion, 2017

Présentation de l'ouvrage :



Laura passe ses journées avec sa grand-mère hospitalisée, dont les crises de démence s'aggravent. Profitant des rémissions, elle lui raconte son récent séjour en Angleterre, lui parle de l'homme qu'elle a rencontré sur la plage et lui confie qu'elle est enceinte. Les deux femmes se retrouvent nues, l'une face à la mort, l'autre face à cette vie qui pousse en elle sans qu'elle l'ait souhaité.

Extraits de presse :

. Article publié sur le site [Viceversalittérature](#), 13 Mars 2017, Elisabeth Jobin

Les personnages de Fanny Wobmann ne se bousculent pas, dans *Nues dans un verre d'eau*. Ils habillent les pages un instant, puis les quittent en laissant une multitude de traces vives dans la vie de la narratrice Laura. Ainsi reconnaît-on immédiatement à l'auteure ce talent de prendre le temps – celui de raconter, avec sincérité, d'écouter les histoires des uns et des autres, soufflées à demi-mot. Chez elle, pas un mot de trop. Les silences et les ellipses ont aussi leur mélodie.

[...] L'écriture, en révélant les hésitations qui se dégagent des d'échanges, met ainsi au jour la nature et la profondeur des différentes relations. Celle qui lie par exemple la narratrice Laura à sa grand-mère en fin de vie, alitée à l'hôpital de La Chaux-de-Fonds. Ou encore l'amitié née entre cette même Laura et une professeure d'anglais lors d'un récent séjour linguistique à Londres. Et puis ces quelques jours que Laura a passés en compagnie d'un homme à la peau presque translucide, rencontré en Angleterre également, et avec lequel elle s'est essayée à l'amour. À chaque entrevue son intimité, sa distance.

Aussi le titre, on le comprend à la lecture, renvoie-t-il l'image d'une filiation féminine, et file la métaphore de la grossesse. Car si la grand-mère s'éteint peu à peu dans son lit, une autre vie commence dans le ventre de Laura, enceinte, apprend-on dès la quatrième de couverture. Elle ne l'a encore annoncé à personne si ce n'est à sa grand-mère, qui ne l'a peut-être pas bien comprise. Isolées dans des moments de vie très

différents, « *Nous, abandonnées de la terre* », comme le titre le premier chapitre du livre, la grand-mère et la petite-fille se tiennent compagnie, se confient un peu, tâtonnent, s'offrent quelquefois un secret.

[...] Ainsi, par des chemins détournés, Fanny Wobmann écrit les rapports au corps, au corps dans tous ses états : celui du désir, de la vieillesse, de la transition, de la gestation. Celui qu'on habille, qu'on dévêt, celui qu'on découvre. Ces corps-là sont évoqués, vus, parfois décrits par le biais d'un détail, mais jamais scrutés – ici, l'érotisme a quelque chose d'évident, ce qui surprend au premier abord. Peut-être est-ce dû au pragmatisme ancré dans ces terres horlogères et paysannes et dont Laura est issue, où on apprend à faire les choses avant même d'apprendre à les dire. [...]

. Article publié dans *Le Courrier*, 13 Janvier 2017, Anne Pitteloud

De retour de Londres, où son employeur horloger l'a envoyée perfectionner son anglais, Laura passe des heures au chevet de sa grand-mère hospitalisée, qui perd un peu la tête. La première est secrètement enceinte, la seconde en train de mourir. Dans un tête-à-tête pudique tissé de gestes anodins, au fil d'une routine lente interrompue par les visites de la tante agitée ou du personnel soignant, les deux femmes vont s'apprivoiser en douceur, sans éclat, presque en silence. Car les mots sont rares et précieux, chez Fanny Wobmann; on ne les dilapide pas, les sentiments se taisent et se devinent. Et c'est justement ce qui fait la force de *Nues dans un verre d'eau*, où les silences qui habitent le texte lui confèrent sa part d'étrangeté, sa musique singulière, sa vibration.

Laura est la narratrice de ce deuxième roman de l'auteure chaux-de-fonnière née en 1984, qui alterne visites à l'hôpital (racontées en « tu », adresse à la grand-mère) et retour sur son séjour anglais. C'est sur une plage venteuse de la Manche qu'elle rencontre celui qui restera sans nom, son « *homme de plage* » à la peau blanche, suivi par un chien. Il l'invite à boire un verre, puis chez lui, elle se laisse faire, intriguée et curieuse, pourtant sans passion.

[...] Dans ce roman du don et de la transmission, elle évite le piège des dialogues et maîtrise l'art du peu, déléguant souvent aux gestes, au paysage, l'expression d'une intériorité empêchée. Sobre, sensuelle, son écriture se montre attentive à la concrétude des jours et aux états du corps qui possèdent leur vie propre – celui de la vieille dame qui ne tient plus, celui qui grandit en Laura –, avec leurs désirs, leurs détails, leurs défaites finales.

[...] Fanny Wobmann joue ainsi en sourdine pour mieux donner à ses accords puissance et intensité poétiques. Et le lecteur est touché par les décalages subtils qui se glissent entre Laura et le réel, par son usage prudent des mots et son regard pudique sur le monde, par la poésie qui naît de sa singularité et la douleur qui habite certains blancs du texte.

. Article publié dans *24 Heures*, 26 Janvier 2017, Caroline Rieder

« *Grand-maman qu'est-ce que tu dis ? Tu as cette façon de tordre la bouche, comme si tu allais vomir, puis tu parles.* » En deux phrases, le ton est donné. Un récit sans concession, mais pas sans tendresse.

Le lien se renforce au fil des visites, et le regard de la jeune Laura alterne entre tendresse et exaspération face à cette fragilité nouvelle chez la femme forte que fut jadis son aïeule. Un être dont elle observe au fil des jours l'effritement, empruntant des atours parfois peints aux couleurs du désespoir. L'aînée, de son côté, malgré les brumes de la confusion dans lesquelles elle est plongée par moments, saisira pourtant parfaitement la portée de ce que lui murmure sa petite-fille.

De cette confiance sur cette escapade anglaise, « *l'homme de plage* » qu'elle y rencontre. Une confession sur une vie naissante qui fait écho à une existence sur le point de se terminer. *Nues dans un verre d'eau*, comme ce petit être qui se développe en l'une, et le dépouillement extrême que s'apprête à vivre l'autre.

La trentaine à peine entamée, l'auteure livre ici un récit mature qui parle au cœur. Les phrases sont courtes, le verbe élégant, les métaphores poétiques frappent juste pour évoquer l'errance de la jeune héroïne, la trivialité du corps âgé qui ne répond plus, les relations avec ou sans fards.

. Article publié dans *24 Heures*, 26 Janvier 2017, Caroline Rieder

C'est long, une grand-maman malade qui meurt. Ça n'en finit pas. C'est lourd, un secret qu'on veut cacher et qui se bat pour exister.

[...] Jour après jour, durant cet été anglais, l'homme au chien et Laura la Suisse deviennent plus familiers. Il l'invite au pub, lui cuisine une omelette, l'emmène chez sa mère. Elle, intriguée, se laisse mollement séduire, fait l'amour, parle à son chien, boit du thé sur son canapé. Jour après jour pendant cet hiver suisse, la grand-maman s'étiole. A son chevet, sa petite-fille, revenue enceinte des plages froides d'Angleterre.

On ne sait pas quoi faire de la presque mourante. La ramener à la maison ? Trouver une place dans un home ? Dans une maison de soins palliatifs ? Elle n'ira jamais mieux, tentent d'expliquer les médecins aux enfants qui ne veulent pas entendre, aux enfants pour qui cette mort qui s'approche est un encombrement, un dérangement, et qui sont soulagés que la génération suivante, soit la petite-fille de la quasi-morte, fasse le job, reste à l'hôpital à regarder la télévision avec elle, à la promener à la cafétéria, à l'accompagner aux toilettes.

Il n'y a plus que la petite-fille pour écouter la grand-maman radoter, délirer ou se souvenir, ou rire encore. Mais elle écoute, émue par la vie de l'ancienne épicière amenée

par son mari dans ce village du Jura neuchâtelais où elle ne connaissait personne, lourde du secret de cette grossesse inavouable.

Nues dans un verre d'eau saisit la grand-mère et sa petite-fille à deux moments clés de leur existence, des moments où tout bascule, la vie et la mort se mêlant dans une valse à mille temps que rien ne semble pouvoir arrêter, que rien n'arrête. Passage de témoin d'un côté, prise de congé de l'autre. Fanny Wobmann pose un regard doucement cruel sur la vieillesse. « *Tu es bien plus légère que moi mais tu nous encombres tant* », murmure Laura à sa grand-mère.

Ces deux histoires parallèles – Laura et l'homme anglais, Laura et sa grand-mère –, passent par les corps – celui de Laura, de son amant anglais, de sa grand-mère –, des corps dont Fanny Wobmann saisit parfaitement les frissons, les élans, les lourdeurs, les plaintes : la peau que l'on touche, qui picote en entrant dans l'eau de la mer, les lèvres qui cherchent celles d'un garçon qui ne donne pas les siennes, le ventre qui se remplit de gâteau au chocolat comme on s'emmitoufle dans une couverture, les mains qui tremblent de vieillesse, le dos qui se fracasse par terre dans la salle de bain, le ventre qui durcit tout en s'arrondissant.

Une mort contre une naissance

Tout à la fin, quand la narratrice annonce enfin à sa famille qu'elle est enceinte, expliquant que « *c'est un garçon* » à son père gêné de demander qui est le père, elle a cette phrase parfaite: « *Plus personne ne sait qui est l'adulte dans notre petit groupe.* »

Et dans cette pièce où une vieille femme incontinente va mourir en portant des couches, une jeune femme célibataire devenir mère, un père, qui n'a jamais su dire à sa fille qu'il l'aimait, devenir grand-père, la vie échanger une mort contre une naissance, c'est la stricte vérité. À la fin, on n'assiste pas à la naissance du bébé, on ne sait pas si son père anglais le tiendra dans ses bras, si Laura saura quoi faire de cette vie en plus de la sienne. Mais c'est égal : on est du côté des vivants.

. [Article publié sur L'Agence France Presse Mondiales, 14 Janvier 2017](#)

« *J'avais envie de donner la parole à ces personnes dont on ne sait pas quoi faire.* »

Le roman, subtilement féministe, peut se lire comme un dialogue entre Laure, jeune femme un peu paumée et sa grand-mère, malade, en train de s'éteindre doucement dans un hôpital. Fanny Wobmann, jeune femme au sourire lumineux, aime les choses carrées. La vieillesse, la fin de vin, sont appréhendées crûment.

« *C'était important d'y aller carrément* », se justifie l'écrivaine. « *On aurait beaucoup à gagner à dire les choses clairement, comme elles sont.* »

Laura est enceinte, la grand-mère s'étirole. Pour décrire ces histoires parallèles, Fanny Wobmann décrit avec beaucoup de sensualité la mécanique des corps,

. Article publié dans *Le Temps*, 14 Janvier 2017

Duo de femmes, entre la vie et la mort

Une grand-mère en train de s'éteindre, une petite-fille qui s'apprête à donner la vie : Nues dans un verre d'eau est le premier roman, très réussi, de la Chaux-de-fonnière Fanny Wobmann

Écrire, c'est regarder. C'est décider d'être attentif à certaines choses et pas à d'autres. Tout en sachant que ce qui reste hors de la vue parlera aussi, dans l'ombre, peut-être plus fortement encore. *Nues dans un verre d'eau* est le premier roman de la Chaux-de-Fonnière Fanny Wobmann et il est fait d'attentions aux petites choses : les reflets dans une cuillère, la chaleur des galets sur la plage, les odeurs de la chambre d'hôpital, la couleur des mains, la forme des orteils.

Vivre, c'est voir surtout et tâcher de regarder, autant que l'on peut. Et si *Nues dans un verre d'eau* touche, c'est qu'il croise ces deux regards. Celui de l'auteure qui éclaire, doucement. Celui de Laura, la narratrice, qui observe, étonnée, avec un humour par en dessous et une empathie solaire.

Slalom entre passé et présent

La jeune femme va-et-vient entre un lit d'hôpital de La Chaux-de-Fonds où sa grand-mère s'éloigne de plus en plus de la vie et une plage de galets en Angleterre où elle respire le large, entre deux cours de langue, à Londres. Les deux endroits sont des espaces mouvants. À l'hôpital, les infirmiers et les médecins changent sans cesse dans un ballet compris d'eux seuls. Et surtout la grand-mère, femme si forte naguère, quitte de plus en plus les repères communs pour les remplacer par les siens, un slalom entre passé et présent.

Étrange quotidien

En Angleterre, Laura doit nager dans une langue qui n'est pas la sienne, tenter, au fil des semaines, de faire du quotidien avec de l'étrange. Mais entre ces deux flottements, le lieu central du livre est bien le lit où la grand-mère navigue. Les passages situés à l'hôpital sont écrits à la deuxième personne du singulier : Laura s'adresse à sa Grand-mère. Il s'agit d'un « tu » qui souligne l'incroyable du moment (la mort qui vient) et sa banalité même. Ce « tu » employé pour s'adresser à la grand-mère alors que c'est le « je » qui est employé pour les passages en Angleterre, souligne aussi la décision de la jeune femme d'accompagner le plus possible son aînée, à la surprise du reste de la famille. C'est aussi le « tu » de l'intimité sans fard, celui du corps à corps, l'un presque parti, l'autre, au contraire, en pleine floraison.

Droit dans les yeux

Car, on l'apprend dès la quatrième de couverture du livre, Laura est enceinte. Sur la plage, en Angleterre, elle a rencontré un homme qui vient promener son chien. Il tient un salon de thé où il teste toutes sortes de cakes. Fanny Wobmann décrit les gestes, les déplacements, les silences, les acrobaties d'une rencontre. Mais écarte les descriptions psychologiques. Ce choix, qui réunit une longue lignée d'écrivains, amène évidemment tout un dégradé d'émotions. L'auteure compose sa partition de façon à faire ressortir les corps, qui se détachent de l'horizontalité de la mer, de la ville. Qui se détachent aussi, par ses soins, du continuum des jours. Fanny Wobmann nous donne à voir ces corps, nos corps, limités, malhabiles, comiques, rappels permanents de notre finitude. Elle le fait « en poésie », c'est-à-dire droit dans les yeux.

Véhicules cocasses

Rencontre amoureuse, grossesse, mort : sous l'apparence d'un texte fluide, émaillé de micro-événements, et sans se départir d'un humour comme tressé aux situations, l'auteure conduit à une méditation. Elle parvient imperceptiblement à déplacer notre attention des personnages aux corps qui les portent. Véhicules cocasses du mystère des existences, témoins bouleversants, ils sont-là, puis passent. Entre les deux, les humains s'activent.

Épicière du village

Laura garde un temps secrète sa grossesse. La grand-mère est seule dans la confidence. Elle ne réagit pas tout d'abord, donne l'impression de n'avoir pas entendu ou même compris la nouvelle. En fait, il n'en est rien. Du lointain de ses pensées, elle s'active et passe le témoin à sa petite-fille. Laura, elle, reconstitue la vie de cette grand-mère, épicière du village, nourrice capable de s'occuper, de consoler, de laver plusieurs petits corps d'enfants agrippés, courant, pleurant.

Le ventre de Laura ne se cache plus. Le lit de la grand-mère n'est plus l'espace central du livre et de la famille mais bien le ventre rond de la jeune femme: « *J'ai l'impression, pour une fois, d'être l'élément central d'un flux naturel, une onde inéluctable qui nous pousse vers l'avant.* » Un nouveau corps s'apprête à faire son entrée en scène. Pas de tambours ni de trompettes sous la plume de Fanny Wobmann. Juste la vie qui continue.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRE